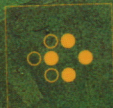


L'épreuve du passeur

Leslie Kaplan

Roman



P.O.L



Extrait de la publication

L'épreuve du passeur

DU MÊME AUTEUR

L'EXCÈS - L'USINE (HACHETTE/P.O.L, 1982, réédition
P.O.L, 1987)

LE LIVRE DES CIELS (P.O.L, 1983)

LE CRIMINEL (P.O.L, 1985)

LE PONT DE BROOKLYN (P.O.L, 1987)

Traduction

TROIS VOYAGEURS REGARDENT UN LEVER DE SOLEIL, de Wal-
lace Stevens, texte français établi en collaboration avec
Claude Régy (Actes Sud/Papiers, 1988)

Leslie Kaplan

L'épreuve du passeur

roman

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1988
ISBN 2-86744-134-X

Pour Naruna

Le fleuve, ses reflets gris et bleus, son mouvement large. Un pont. Les péniches lourdes et noires poussées par le fleuve. Les berges, quelques grues, déjà des sableries, les grands cônes surélevés qui tournent et qui malaxent, qui mélangent. Ciel clair, activité humaine, le jour simple et ouvert, et, en même temps, les courbes silencieuses des pentes de sable, leur présence passive et fluide, glissante comme un rappel.

Le long du quai, des entrepôts, les vitres et les tôles. Poubelles et tas. Un immeuble de bureaux, des restaurants, des cafés, le va-et-vient automobile. A cause des grands arbres en bordure, on peut imaginer un moment une route nationale bien loin de la ville, les maisons et les champs qui défilent, irréels et protégés. Mais le métro aérien passe, il prend le pont et le ciel, il découpe et limite, on est ici et pas ailleurs, entre ses grands vieux piliers

élégants et massifs, au milieu de son roulement. Sur les murs, des affiches, les images les plus actuelles. Nourritures diverses, sourires rouges, scènes de films.

Le café de l'angle a été repeint. A la caisse, Suzanne, belle et un peu vieille. Elle rêve, elle pense à Sébastien. Sébastien est un client du café, il vient déjeuner tous les jours. Il lui avait écrit un petit mot. « Chère Madame Bovary, Sébastien avait écrit sur le dos de l'addition, voulez-vous venir jouer avec moi ce soir ? Ça ne pourra pas être pire qu'autre chose. »

Suzanne n'avait pas vraiment compris mais elle y était allée.

Vers le milieu, Sébastien avait remarqué en souriant :

— Nous nous ennuyons bien.

C'était vrai. Poses et positions. Tout cet effort, en somme.

Suzanne avait été déçue. Maintenant elle se demande si Sébastien n'a pas fait exprès.

— Ah, Madame Suzanne, c'est la voix d'Anaïs, je parie que vous êtes encore en train de rêver.

— Et alors, dit Suzanne calmement en se tournant vers Anaïs.

Elles sont seules dans le grand café. C'est l'après-midi, une heure creuse.

— Et toi, elle ajoute gentiment, maternelle, tu ne rêves pas ?

— Moi, dit Anaïs, elle se rapproche avec son verre, c'est un verre de ricard, moi, elle répète, en appuyant ses coudes sur le comptoir.

Suzanne comme toujours la regarde avec, malgré tout, une pointe d'agacement. C'est une petite maigre, hirsute et maquillée, très jolie.

Anaïs se dévisage dans la glace au-dessus du comptoir, après elle dit :

— Je fais mes passes et ça me suffit.

Suzanne hausse les épaules. Elle n'aimera jamais, ah non, cette façon de parler. Mais Anaïs l'attendrit.

Anaïs le sent, bien sûr, et s'énerve.

— D'ailleurs, elle ajoute, tous ces types parlent trop. Moi, elle se redresse, je ne crois pas aux mots.

Suzanne ne dit rien. Anaïs fait un tour sur elle-même et va mettre une musique au juke-box.

La musique est rapide, déterminée, elle occupe l'espace et le façonne. Tout glisse et devient un décor, c'est agréable et sans profondeur, une distance. Suzanne et Anaïs se regardent en souriant, d'un coup vagues, réconciliées. Suzanne descend de son tabouret, elle prend la main d'Anaïs et toutes les deux font quelques pas de danse, déhanchées et vives. Battements de mains, jeux de coudes, genoux et pointes, les zigzags. Elles se regardent dans les grandes glaces défraîchies, elles dansent devant les baies vitrées, le soleil entre, bien vigoureux, il les enveloppe, il les tient. C'est une lumière de ville l'après-midi, forte et claire, et momentanée, un éclat brusque par-dessus le fleuve. Tout en dansant et en riant Suzanne ouvre la porte, la lumière entre plus fort encore, et le bruit du métro aérien, et le mouvement du ciel, sa tranquillité, son urgence.

Suzanne s'arrête avant la fin de la musique, elle est un peu essoufflée. Anaïs continue.

Suzanne verse un autre ricard à Anaïs et se prend une bière. Elle s'assoit à une table.

— A la tienne.

Anaïs lève son verre dans le rythme. Quand la musique s'arrête elle s'étire et elle aussi s'assoit.

Le café est grand, il prend tout l'angle, un côté donne sur le quai, l'autre sur le métro aérien. Matières nobles, bois et zinc, restes de cuir, les couleurs enfantines

rouge et or, et maintenant, le plastique noir. Un café, une vieille maison, ses verres et sa vaisselle, ses torchons et ses habitudes, ce quelque chose de provincial comme toujours la famille, et pourtant, on est sur la rue, c'est perméable et disponible, passage, accueil. Les lois subtiles de l'hospitalité.

Une illusion, en un sens, une gloire. La gloire du café.

Rôle du ricard, bien sûr. Présence et parenthèse. On tourne.

Dehors, c'est dehors. La ville, comment la prendre ? Personne ne peut, elle n'appartient à personne. Le métro aérien passe, et Anaïs, assise les lèvres dans son ricard, pense à un film, un remake. Souvenir de King-Kong, un singe géant, amoureux et destructeur, qui arrache les rails. Anaïs s'engouffre dans l'image.

Au bout de la rue, sur le même trottoir que le café, il y a une usine minuscule, une poussière, presque rien. Il y a plusieurs autres petites usines dans le quartier, et une manufacture ancienne, très grande, désaffectée, transformée en théâtre.

Bureaux empilés, assez sales, comme il convient dans un quartier périphérique, et le fleuve, l'eau changeante, facilement verte. Au-dessus le ciel paradoxal, nuages et fumées. Les deux femmes sont assises, silencieuses, le cœur encore battant. Autour d'elles on peut sentir l'espace ancien et profond de la ville, et le temps actuel, si précaire, léger, les minutes et les jours, et dans cet écartèlement, les destins des hommes, comment ils se croisent, comment ils s'y prennent pour se rencontrer, oui, les croisements, tous les croisements du monde, de ce vieux monde moderne, libre et large et sans repères, et dans lequel, même en résistant, on s'enfoncé, on risque de s'enfoncer.

— Écoute, dit Suzanne, tu exagères.

— Pourquoi, dit Anaïs. Je dis les choses, c'est tout.

— Tu ne devrais pas, dit Suzanne. C'est décourageant.

Elle insiste. Elle baisse le menton plusieurs fois pour souligner.

— Bof, dit Anaïs.

Un vieux monsieur entre, dit Bonsoir Suzanne, et se met au comptoir avec son journal. C'est la sortie des bureaux.

Le café se remplit rapidement. Plaisanteries, brouhaha. Ricards et bières, menthes à l'eau.

— Bonsoir tout le monde. C'est Serge. Jean n'est pas là ?

— Pas encore, dit Suzanne. Elle fait un sourire à Serge.

Serge est un jeune. Il travaille dans la petite usine à côté, c'est le seul homme à part le contremaître. Il est tourneur, et, à l'occasion, coursier. On le voit à sa mobylette, un vieil engin gris avec un grand panier-plateau adapté.

Serge s'installe à côté d'Anaïs et demande un ricard.

Anaïs le regarde droit dans les yeux et met une main sur son épaule. Elle marque une distance et l'attire en même temps.

Serge rigole. Il dit :

— Tu es en beauté.

Anaïs hausse les épaules. Ensuite elle dit, en montrant Suzanne, l'englobant dans un geste circulaire :

— On a dansé. C'était bien.

Serge sourit des yeux.

Un séducteur, Serge. Une façon de s'étaler sur sa chaise, les jambes écartées, offert et alerte. Oui, un séducteur, sans doute. Quand il a le temps. Parce qu'en réalité, c'est un homme pressé. Pressé de quoi, on ne sait pas

bien, mais pressé.

Agité, rempli, au bord de l'explosion.

Il aime Jean comme Jean l'aime. Ils partagent tout, projets et discussions, l'argent bien sûr, parfois une femme.

Ils le savent, s'en amusent. Ils vont, ensemble.

Des différences, tout de même. Jean s'occupe de l'Atelier.

— Tu fous rien, fainéant, lui dit Serge. Jean rit, hausse les épaules. Et Serge le voit, occupé du matin au soir et du soir au matin, tous les jours de la semaine.

Jean est plus vieux. Deux, trois ans peut-être. De toute façon, plus vieux.

— Tu comprends rien aux jeunes, t'es largué, lui dit Serge.

Mais non. Jean les attire, les jeunes, à l'Atelier. Spectacles, activités, soirées de réflexion.

Très actif, Jean, très efficace.

— C'est parce que je suis comme eux, dit Jean. Pas un intellectuel, moi.

C'est vrai, bien sûr. Un autodidacte, brillant, énergique. Il se débrouille bien.

Parfois Serge arrive à prendre son après-midi, et ils partent tous les deux sur la moto de Jean, ils quittent la ville et partent loin en forêt, ils font une virée, emmènent des bières et du saucisson, se crèvent un bon coup dans les arbres et les rochers et reviennent très tard, épuisés et jubilants.

Ils discutent sans arrêt.

Les films, la musique. La vie.

Et ils ont un grand projet, qu'ils convoquent rarement, mais qui est là. L'Atelier prendra de l'extension, Serge quittera son usine, il viendra travailler avec Jean, et à eux deux...

Au fond, Jean est toujours de nouveau impressionné par Serge, par une rage qu'il y a chez lui et qui peut être tellement proche, c'est un fait, de la vérité.

Jean, lui, est gentil. Tout le monde le dit, Jean est gentil. Il est attentif, il écoute. Du haut de sa grande taille, dans sa chemise à carreaux et ses jeans, penché vers son interlocuteur, il aime bien écouter. Il parle beaucoup, aussi, mais ça ne l'empêche pas d'écouter.

Il est curieux. Tout le passionne. Il aime connaître.

N'importe quoi, un livre ou une région, une coutume, une œuvre d'art. Goût du détail, de l'anecdote.

Il se promène dans la rue, il lèche les vitrines, il regarde les étalages. Les fruits et les légumes, par exemple, il adore. Il palpe, il touche. Une féminité, peut-être, ou alors une envie de revivre son enfance.

Il parle, il raconte. Il fait des théories, aussi, sans arrêt.

Quand il raconte ses histoires, ou quand il construit ses théories, il agace Serge. Quel bavard, dit Serge. Quel baratin. Arrête.

Serge est brutal avec Jean, négatif, mais il l'aime, voilà. Il l'aime, il le bouscule.

— Salut. C'est Jean.

Son sourire.

Et son allure, plaisante, excentrique, tout en longueur. Grands yeux, grand nez, grande bouche. De l'expression. Il fume trop.

Aujourd'hui il a un imperméable vert, long et cintré à la taille.

Suzanne l'aime aussi, et Anaïs, à sa façon.

Parfois elles en parlent. Mais Anaïs dit qu'elle se méfie. Pourquoi, demande Suzanne. Comme ça, dit Anaïs.

Donc, Jean. Il est là.

Serge l'a regardé entrer. Il ne bouge pas mais il lui fait un signe de la main.

Dès qu'il arrive, Jean est entouré. Un jeune s'accroche à lui. Une affaire urgente.

Jean écoute en souriant, il a salué Serge de loin. Tout en écoutant le jeune, il regarde autour de lui, le café, les gens. Il évalue l'ambiance.

Elle est bonne.

Début de soirée, après le travail. Des enfants rentrent de l'école, manches courtes et cartables. Ce moment si agréable où le ciel s'adoucit et se disperse, où il y a dans l'air l'idée de la détente à venir, mais où l'activité de la journée plane encore, donnant une intensité aux choses, insistant, pressant.

C'est le printemps, appel du vert. Une effervescence. Arbres gonflés, cafés bien pleins, et quand le soleil commencera à descendre, il laissera derrière lui une lumière presque trop vaste, précise et multiple comme une parole.

Les femmes, belles et inquiètes.

— Ah, dit Jean en s'étirant, il fait bon.

Le jeune le regarde en souriant. Il l'aime bien, il aime bien que Jean dise comme ça, Il fait bon, exprime son plaisir, étire et rende présent son corps. Une autorisation, en quelque sorte.

La rue, les gens qui rentrent. Mouvement devant le métro. Un vieux avec les cheveux blancs coupés en brosse, le regard dur. Une mère avec deux enfants, pendus de chaque côté. Elle avance en prenant son temps, une mère lente.

Un homme et une femme très très maigres. A cause de cette maigreur on se demande comment ils font l'amour, oui, on se le demande.

Certaines personnes semblent vraiment folles. Il y a

un hôpital, pas loin, avec des sorties fréquentes, et malgré le malheur, bien sûr, de telles vies, il arrive à Jean, c'est difficile à dire mais c'est ainsi, il arrive à Jean d'éprouver ces passages comme une dimension supplémentaire, une chose donnée par la ville, offerte. Côtayer la folie.

Le ciel, à travers les grandes vitres, continue à se défaire. Le métro a pris une couleur plus sombre, bleutée. Dans la rue, une teinte diffuse, métallique.

Jean soupire, d'aise.

Il aime le quartier.

— On va y penser, dit ensuite Jean en regardant le jeune. C'est intéressant, ton idée.

Dans ce quartier mélangé il y a des jeunes qui travaillent déjà, et d'autres encore lycéens. Jean a mis sur pied son Atelier, il le fait tourner, il obtient des subventions, jamais assez, il se bagarre. A l'Atelier, il y a toutes sortes d'activités, du dessin, de la photo, Jean s'y connaît, de la musique, accueil de groupes rock, une projection de film tous les mardis, et une fois par mois une soirée de discussion sur un sujet d'actualité. Jean veut qu'on s'intéresse à tout, au nouveau, à l'ancien, et pourtant, même si parfois il peut donner cette impression, il ne cherche pas à accumuler des connaissances. La culture en tant que telle, il ne la méprise pas, loin de là, mais l'important pour lui est ailleurs. Comprendre, dit souvent Jean avec une certaine emphase, c'est se sentir vivant. Il dit aussi qu'il ne faut pas être impatient.

Il a, comme il le formule, une théorie de la patience.

— On a dit, Jean aime les citations, parfois il en abuse, on a dit qu'il y a deux péchés capitaux, l'impatience et la négligence. Les hommes ont été chassés du paradis à cause de leur impatience, ils n'y rentrent pas à cause de leur négligence. Mais peut-être la négligence se ramène-t-elle à l'impatience, ils ont été chassés à cause de

leur impatience, à cause de leur impatience ils ne rentrent pas, et alors il y a en fait un seul péché, l'impatience.

Il faut prendre le monde de biais, dit encore Jean. La ligne droite, c'est une idée.

Serge n'est pas d'accord là-dessus, pas du tout. L'impatience lui semblerait plutôt une vertu.

— Tu confonds avec la passion, lui dit Jean.

Serge secoue la tête. Et, dit Serge, pourquoi faire des détours ? Si on voit le but, il faut y aller, dit Serge. Directement.

Maintenant Jean donne une tape sur l'épaule du jeune et va rejoindre Serge.

Le café est rempli, bruyant. Anaïs a une petite cour autour d'elle mais c'est plutôt un moment gratuit, ludique.

Les musiques se succèdent au juke-box.

Le printemps, sa pression. L'air frais du soir. Les portes ouvertes, l'odeur souple du métro.

Le quartier. Comment on le perçoit à partir du café, une circulation hétérogène et variée, et pourtant, un tout. Il y a des femmes, des jeunes filles. Les jeunes filles boivent des jus de fruits, des eaux minérales. Aucune, apparemment, n'est gênée par Anaïs. Pourquoi ? Sans doute parce qu'Anaïs affiche une telle ironie, et surtout à l'égard des hommes. De toute façon, elle a son coin, elle est séparée.

Sébastien arrive. Il est brun, un peu lourd, avec une petite moustache. Il travaille dans une imprimerie.

Il dit bonsoir à Suzanne et, rapide, lui prend la main, lui baise. Suzanne est à moitié contente.

Après Sébastien va s'installer à côté de Jean et de Serge. Il a demandé un demi et il le boit lentement, le dos au comptoir, regardant la salle, attentif et désinvolte.

Qu'est-ce qu'il veut, Sébastien, de la vie ? On ne sait

Un quartier, deux amis, Serge et Jean. Serge travaille dans une petite usine, Jean s'occupe d'un lieu culturel, l'Atelier. Deux jeunes femmes, Anaïs et Lise. Anaïs se prostitue, Lise donne des cours de formation permanente. Serge, Jean, Anaïs et Lise s'aiment et se désirent, ils font en même temps l'apprentissage de la brutalité du réel, des limites de l'amitié, et du pouvoir parfois bon, parfois destructeur, des mots. A travers leurs passions et leurs déchirements, à travers leurs relations avec Suzanne, la patronne de café, Alexandre, le magasinier, Monsieur André, Sébastien, ils se confrontent au monde, y prennent part, et butent sur une interrogation simple et ravageante : qui s'en sort et à quel prix.



9 782867 441349

Couverture : « L'épreuve du passeur »
de Pablo Reinoso
Maquette : Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-134-X
F10134-88-9

74 F

Extrait de la publication